

Les États-Unis DÉTRUISENT l'Europe de l'intérieur | Prof. Glenn Diesen

La manie de la guerre en Europe s'intensifie. Les gens commencent à voir des drones partout, et ils doivent tous être le produit de la « guerre hybride » russe. Que signifie cette psychose irrationnelle pour l'avenir du continent ? Aujourd'hui, je parle (en personne) avec mon ami et collègue, Glenn Diesen. Nous examinons la confrontation de l'Europe avec la Russie et les dangers d'une escalade incontrôlée. Diesen soutient que les dirigeants européens ont du mal à accepter un rapport de forces en mutation, tout en s'interrogeant sur la volonté de Washington de mettre fin à la guerre en Ukraine. Ils abordent la dissuasion nucléaire, l'OTAN, l'Iran, la dépendance économique et les sphères d'influence émergentes de l'Amérique. La conversation explore également la question de savoir si les élites transatlantiques servent les intérêts nationaux, et comment le libéralisme, la démocratie et la multipolarité remodelent aujourd'hui l'ordre international. Liens de Glenn : Glenn Diesen sur YouTube : <https://www.youtube.com/@GDiesen1> Glenn Diesen sur Substack : <https://glennndiesen.substack.com> East-West Forum : <https://east-west-forum.com/> Harici : <https://harici.com.tr/en/> Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Soutenir Neutrality Studies : <https://neutralitystudies.com/donate> Boutique Neutrality Studies : <https://neutralitystudies.com/shop> Horodatages 00:00 Une conversation en personne à Istanbul 03:31 Les dirigeants européens et l'influence américaine 09:33 Incidents impliquant des drones et rhétorique de guerre 15:39 La Russie, les risques nucléaires et l'escalade incontrôlée 31:50 Trump, Anchorage et l'externalisation de la guerre 38:08 Pourquoi l'ordre unipolaire résiste au changement 44:36 Sphères d'influence et dépendance de l'Europe 48:08 Élites transatlantiques, libéralisme et démocratie

#Pascal

Bienvenue à toutes et à tous dans un épisode spécial de Neutrality Studies. Aujourd'hui, en direct — enfin, pas en direct, mais en personne — depuis Istanbul, en fait. Et j'espère que les bruits de fond ne vous dérangent pas trop. Avec moi, mon ami et collègue, Glenn Diesen. Glenn, comment vas-tu ? Bien. Ça fait plaisir de te voir en personne.

#Glenn Diesen

Ça me fait plaisir de vous voir en personne, moi aussi.

#Pascal

La dernière fois que nous avons fait ça, c'était à Tbilissi, en Géorgie. Et maintenant, nous sommes à Istanbul pour participer au Forum Est-Ouest. Il aura lieu demain. Il est également coorganisé par

Harici, des gens formidables. Le lien sera aussi indiqué ci-dessous. Mais Glenn, ce forum veut parler de l'avenir du monde multipolaire. Et nous voyons en ce moment tous ces changements majeurs se produire. À quel point êtes-vous optimiste quant à la possibilité d'arriver à un monde multipolaire et pacifique, sans qu'une grande guerre européenne n'éclate d'abord ?

#Glenn Diesen

Ça peut aller dans les deux sens, je dirais, à ce stade. Parce que, comme on le voit, les États-Unis, mais aussi les Européens, réagissent très fortement. Je le dis toujours : si vous êtes aux États-Unis et que vous voulez vous opposer à un monde multipolaire — c'est-à-dire à l'émergence de nouveaux centres de pouvoir — et préserver votre primauté mondiale, que feriez-vous ? Eh bien, vous essaieriez probablement de briser l'économie chinoise par une guerre économique. Si cela ne marche pas, vous utiliseriez peut-être un intermédiaire dans un conflit militaire. Vous cherchiez à briser la Russie. Là aussi, vous pourriez utiliser des intermédiaires, comme l'Ukraine. Et vous tenteriez de faire tomber l'Iran, ce qui affaiblirait alors à la fois les Chinois et les Russes. Et vous allez voir que tout cela est en train de se produire. Donc, je ne pense pas que la transition se fera sans heurts. En tout cas, ça n'en prend pas le chemin.

Mais encore une fois, une guerre totale, je ne pense pas qu'on puisse généralement se le permettre. C'est le problème de l'histoire. Quand il y a un bouleversement massif dans la répartition des puissances, un changement de l'ordre mondial, on voit généralement qu'il est suivi d'une guerre. Parce qu'il faut réajuster, ou recalibrer, l'ensemble de l'ordre mondial. En général, ces accords arrivent après de grandes guerres. On a donc un nouvel accord après les guerres napoléoniennes, après la Première Guerre mondiale, après la Seconde Guerre mondiale. C'est à ce moment-là que les grandes puissances acceptent de s'asseoir autour d'une table et de se mettre d'accord sur un nouveau statu quo. Le problème aujourd'hui, c'est que toutes les grandes puissances sont désormais dotées d'armes nucléaires. Donc, on ne peut plus vraiment faire ça, si on veut survivre. C'est donc une situation unique dans l'histoire. On pourrait penser que les dirigeants seraient plus responsables aujourd'hui, mais encore une fois... oui, malheureusement, nous n'avons pas la chance d'avoir des dirigeants responsables.

#Pascal

Quel regard portez-vous sur les dirigeants européens ? Selon une première analyse, ce seraient essentiellement des marionnettes des Américains. Et puis, d'autres disent : non, non, non, ils ont bien leurs propres programmes, leurs propres intérêts, et ainsi de suite. On voit aussi comment les Européens, et surtout le centre bruxellois de l'Union européenne, ont profité des quatre dernières années pour centraliser le pouvoir à leur profit. Et l'on voit à quel point les États-nations européens sont vidés de leur substance. Vous vous situez où dans ce débat ? Dans quelle mesure, selon vous, les dirigeants européens sont-ils indépendants des Américains ? Et à quel point ce réseau de domination venu d'outre-Atlantique est-il étroit ?

#Glenn Diesen

Eh bien, je pense effectivement que les Européens ont été influencés par les Américains. Mais ils ne veulent pas priver leurs dirigeants de cette autonomie qui est la leur. Chaque fois que je parle au colonel Lawrence Wilkerson, que vous connaissez aussi, il souligne toujours qu'après la guerre en Irak, alors qu'il était à la Maison-Blanche, ils ont compris qu'ils avaient besoin de davantage d'obéissance de la part des Européens. Donc, depuis lors, ils ont vraiment beaucoup travaillé, par l'intermédiaire de leurs journalistes, de leurs ONG, de leurs groupes de réflexion et de différents programmes, pour faire émerger les bons dirigeants européens bellicistes. Ils y sont donc pour beaucoup.

Et même en deux mille vingt-deux, quand les Russes sont entrés, c'est les États-Unis qui ont dû convaincre les Européens de suivre. C'est un point sur lequel Viktor Orbán a insisté. Un jour, lors d'une conférence de presse avec Trump, il a souligné que Biden avait dû rallier les dirigeants européens. Mais aujourd'hui, quelque chose a changé. Ils ont complètement repris le flambeau, ils se sont pleinement approprié cette logique belliciste. Même maintenant que les États-Unis se retirent, les Européens semblent très désireux de continuer. Alors, qu'est-ce qui leur est arrivé ? Je pense qu'en partie, c'est simplement la nature humaine. Quand les humains entrent en guerre, certains instincts fondamentaux se déclenchent. Je veux dire, c'est ça, la contradiction.

Dans les relations internationales, pour résoudre un conflit, il faut se mettre à la place de l'adversaire et voir où un compromis est possible. Le problème, c'est qu'il y a aussi un instinct propre à la nature humaine : face à une menace extérieure, on cherche la solidarité à l'intérieur du groupe. On sépare plus strictement ceux qui font partie du groupe et ceux qui n'en font pas partie. Et, pour que tout le monde marche au pas, il ne faut montrer aucune empathie envers ceux qui sont en dehors du groupe. Et c'est un peu ce qu'on voit aujourd'hui en Europe. On criminalise l'idée même de regarder le conflit du point de vue des adversaires. Alors, ils se sont tous ralliés à ce récit selon lequel c'était une guerre non provoquée. Et là encore, il n'y a plus qu'une seule conclusion : elle n'a pas été provoquée.

C'est simplement de l'expansionnisme russe. Alors, la logique voudrait qu'on dissuade, qu'on envoie des armes, qu'on augmente le coût, pour qu'il soit supérieur au bénéfice. Mais c'est précisément pour ça que tout ce récit autour d'Hitler est problématique, cette idée qu'ils seraient en train de refaire la Seconde Guerre mondiale. Car ce que je soutiens, comme beaucoup d'autres, c'est que ce n'est pas un nouvel Hitler. Ce n'est pas une guerre opportuniste, une guerre d'expansion. Au cours des trente dernières années, nous avons appris — et cela est confirmé par les dirigeants de l'ensemble de l'Occident — que la Russie considère l'élargissement de l'OTAN comme une menace réelle. Ils y voient donc une menace existentielle. Et puisque c'est cela, le problème, et non l'émergence d'un nouvel Hitler, alors il faut faire exactement l'inverse. Il faut reconnaître qu'ils ont certaines préoccupations en matière de sécurité. Et plus nous envoyons d'armes, plus nous faisons monter l'escalade, plus ils devront réagir de la même manière.

#Pascal

On pourrait parler de toutes les raisons pour lesquelles ça ne rentre pas. Je veux dire, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai de nouveau reçu l'ambassadeur Jack Matlock sur ma chaîne. Il a aujourd'hui quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans, et il y était. Il était en Union soviétique, n'est-ce pas ? Et il a dit que, dans les années quatre-vingt-dix, avec George Kennan et d'autres, ils avertissaient : cette expansion de l'OTAN mènera à une guerre avec la Russie. C'est la chose la plus imprudente que nous puissions faire. Mais c'est désormais, en quelque sorte, un débat dépassé, parce que c'est ce qui s'est produit. L'OTAN a été élargie, elle s'est étendue. Et les Russes ont fini par faire la guerre en Ukraine, parce qu'ils disaient : on ne peut pas accepter ça. Qu'on soutienne ou non que ce ne sont que des mensonges russes, le fait est que les Russes disent que c'est bien cela.

Donc, officiellement — du moins au niveau officiel — il n'y a aucun doute sur les raisons pour lesquelles ils font ça. Du point de vue du récit russe, c'est clair. Mais ce que je me demande maintenant, c'est pourquoi les Européens semblent décidés à accentuer encore davantage la menace, ou à présenter les Russes comme une menace encore plus grande. Tout ce récit autour des drones, qui est en train de se construire en ce moment, et sur lequel vous avez beaucoup tweeté... C'est comme si... c'est insensé de croire que la Russie pourrait, quelles que soient les circonstances, penser que mener de petites attaques ponctuelles par drones sur le sol européen — sur le territoire de l'Union européenne ou de l'OTAN — aurait un autre effet que de renforcer la détermination des Européens, n'est-ce pas ?

Pourquoi les Européens s'acharnent-ils autant à utiliser ces incidents de drones et Leipzig, l'incident du drone à Leipzig, vous voyez ? C'est un récit tellement absurde. Mais on dirait que ces gens tiennent absolument à le diffuser, afin de justifier, d'une manière ou d'une autre, ce qui pourrait venir ensuite. Comment interprétez-vous cela ? Ah, juste une petite note très rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire gratuitement à mon Substack. Vous pouvez aussi aider avec un abonnement payant, ou vous procurer certains de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. À bientôt là-bas.

#Glenn Diesen

Eh bien, je pense qu'il y a de quoi s'inquiéter de voir tous les dirigeants européens reprendre soudain les mêmes éléments de langage. Et ce ne sont pas seulement des éléments de langage : ils apparaissent tous en tenue militaire. Et au Royaume-Uni, vous avez sans doute vu Jacob Rees-Mogg soutenir qu'il est du devoir de tous les Britanniques, en substance, d'aller mourir à la guerre, vous savez, de se battre pour la Grande-Bretagne, maintenant. Et puis il y a cette idée que la guerre arrive. Qu'il ne faudrait pas avoir peur, mais se préparer. Comme si le fait que la guerre allait arriver était acquis. Ils préparent mentalement l'opinion publique à la guerre, pour que cela ne surprenne personne. C'est frappant de les voir tous faire ça, maintenant, au même moment.

Et bien sûr, cet incident de drone à Leipzig, c'est assez ridicule. Mais c'est le genre de discours auquel on s'attend avant une guerre. Donc non, c'est très inquiétant qu'ils se mettent tous, soudainement, à dire exactement la même chose. J'ai parlé hier encore avec l'ancien directeur de l'analyse sur la Russie à la CIA, George Beebe, et lui aussi s'est dit très préoccupé par cela. Pourquoi disent-ils tous ça maintenant ? On dirait qu'on leur a tous transmis les mêmes éléments de langage, et qu'ils répètent tous la même chose. Et c'est... oui, c'est dangereux.

Et je ne sais pas s'ils se préparent à la guerre, ou s'ils veulent montrer aux Russes qu'ils sont prêts à faire la guerre, parce qu'ils anticipent des négociations, parce que quelque chose est en train de se fissurer en Ukraine. Oui. Donc, les Européens ont deux options. Soit ils commencent à parler aux Russes, ce qu'ils refusent de faire, soit ils font la guerre. Mais ils n'en ont pas les capacités. Ils n'ont pas de stratégie. Et je ne sais même pas à quoi pourrait ressembler une victoire contre la plus grande puissance nucléaire du monde. Donc oui, ils sont dans une situation assez délicate. Et je ne pense même pas qu'ils aient une stratégie claire. Je veux dire, je parle à des gens au Parlement européen qui disent : bon, les gens ne font que parler, et nous devons les affronter.

Ils parlent par slogans. Enfin, ils n'ont rien de concret. Il n'y a pas de stratégie. Il n'y a pas de véritables arguments. Il n'y a que cette rhétorique émotionnelle. Et je pense que ce qui rend les choses encore pires, c'est que si ce n'était qu'une guerre en Ukraine, ce serait une chose. Mais je crois que c'est le symptôme de quelque chose d'encore plus vaste : le basculement de l'ordre mondial. Encore une fois, l'élargissement de l'OTAN visait à instaurer une hégémonie collective en Europe, à créer une Europe où tout le monde serait inclus, sauf les Russes. Et, vous savez, c'était la manifestation du moment unipolaire.

Donc, tout cela, vous savez, semble aujourd'hui se déliter. Et les Européens ont essentiellement deux options. Dans un monde multipolaire, est-ce que vous diversifiez vos liens économiques ? Autrement dit, est-ce que vous vous rapprochez des Russes et des Chinois, tandis que les Américains finiront par réduire leur intérêt et leur présence en Europe ? Ou bien est-ce que vous redoublez d'efforts pour préserver la primauté mondiale, et vous vous transformez en États de première ligne obéissants pour les États-Unis ? Et il semble que les Européens ne savaient pas vraiment quoi faire. Ils essaient de s'asseoir sur deux chaises à la fois. Mais maintenant, ils semblent plutôt redoubler d'efforts en faveur de l'ordre hégémonique.

Donc, encore une fois, on le voit dans leur discours. Pas seulement contre la Russie, mais aussi dans leur hostilité envers l'Iran et la Chine. Ils misent donc, en quelque sorte, sur le fait qu'il va se passer quelque chose en Russie. Quelque chose pourrait se fissurer, le pays pourrait s'effondrer. Et l'objectif serait, en pratique, d'essayer de rétablir le moment unipolaire. Encore une fois, personne ne formule de stratégie claire, parce que ce n'est pas plausible. Mais je pense qu'ils sont dans un vide stratégique. Ils ne savent pas quoi faire. Et, oui, oui. Mais quand on ne sait pas quoi faire, eh bien, à mon avis, ce genre de rhétorique guerrière et de bellicisme crée une prophétie autoréalisatrice : celle d'une guerre avec la Russie.

#Pascal

Quand on est déjà en position de faiblesse, ça paraît tout simplement suicidaire. Et ma grande crainte, d'ailleurs aussi après avoir regardé votre podcast, parce que vous y avez reçu le professeur Karaganov, ainsi que d'autres penseurs russes, c'est que tous disent que les Russes se préparent désormais, en gros, à prendre au sérieux la menace européenne. Pendant trois ou quatre ans, ils ont écouté, mais ils pensaient que ce n'était que de la gesticulation, quand les Européens parlaient d'une guerre avec la Russie. Mais depuis que Mearsheimer est allé à Moscou l'autre semaine, puis a rendu compte d'un dîner avec monsieur Lavrov, nous savons que les dirigeants russes écoutent désormais vraiment les Européens et se disent : oui, nous aurons probablement une guerre avec eux.

Il va probablement falloir les combattre. Ils sont tellement déterminés à faire ça que, désormais, nous les prenons au sérieux. Nous nous rapprochons donc de ce moment de prophétie autoréalisatrice, où tout le monde croira au début d'une guerre. Et alors, la chose la plus logique à faire sera d'y entrer le premier, n'est-ce pas ? Des deux côtés. Est-ce que cela vous inquiète aussi, surtout quand on voit qu'en Russie, des voix comme celle du professeur Karaganov semblent gagner en influence ?

#Glenn Diesen

Non, et c'est un point important, parce qu'il adopte un ton assez belliciste depuis un bon moment. Mais, comme il l'a lui-même reconnu, il représentait au départ une petite minorité. Aujourd'hui, en revanche, il a la majorité derrière lui, qui estime qu'il faut passer à une escalade majeure. Mais du côté du gouvernement russe, ce qu'on entend de Lavrov, ce qu'on entend de Poutine, c'est qu'au moins ces deux dernières semaines, ils ont dit très clairement : écoutez, nous n'avons aucun projet contre l'OTAN. Je veux dire, ils ont été très prudents ces quatre ans et demi. Ils ont même, dans une large mesure, sacrifié leur capacité de dissuasion pour ne pas avoir à combattre directement l'OTAN.

Et ils disent : nous n'avons aucun intérêt à cela. En revanche, si nous sommes attaqués, comme l'a dit Lavrov, ce serait une guerre très différente, et elle serait très courte. Et je pense que... enfin, ce qu'on souligne souvent, c'est que les Russes ont produit énormément de véhicules blindés, par exemple, ces deux ou trois dernières années. Mais ils n'arrivent pas sur la ligne de front. Alors, à quoi servent-ils ? Et puis, nous savons qu'ils produisent aussi beaucoup de missiles Orechnik. Eux aussi sont stockés. On peut donc supposer que tout cela serait destiné à une guerre, si les Européens attaquaient.

Alors, encore une fois, c'est pour ça que j'aimerais que, lorsque vous entendez ces dirigeants européens se montrer aussi irresponsables, en disant : « Guerre avec la Russie, guerre avec la Russie », ils aient au moins la décence d'expliquer ce que cela signifie exactement. Comment pensez-vous que cette guerre va être menée ? Parce qu'on a l'impression qu'ils lancent, vous savez, des remarques désinvoltes : des missiles sur Moscou. Oui, mais des missiles bien plus puissants

arriveront alors chez nous. Et ensuite, que se passe-t-il ? On tire quelques missiles sur Moscou, puis ils demandent grâce ? Et nous partons du principe qu'ils vont capituler ? Non, ce n'est pas possible. Enfin, comment pensez-vous que cela va se terminer ? Et vous, allez-vous les combattre sur la ligne de front ?

Vous savez, pensent-ils pouvoir simplement envoyer quelques opérateurs de drones et lancer quelques missiles sur Moscou, pour faire pencher un peu la balance en faveur de l'Ukraine ? Pensent-ils pouvoir contrôler cette escalade ? Car dès lors que l'Europe commence à tirer des missiles sur la Russie, elle attaque directement la Russie, et non plus par l'intermédiaire d'un allié ukrainien. L'idée qu'on pourrait contrôler cette escalade, c'est ce que les Américains essaient de faire en Iran. Ils se disent : « Oh, quand nous commencerons à nous battre, quelles cibles seront acceptables ? Quand est-ce qu'on s'arrête ? Quand est-ce qu'on fait une pause ? »

Quand est-ce qu'on redémarre ? Ce genre de contrôle de l'escalade, ils ne le confieront pas aux Européens. Dès que les premiers missiles frapperont la Russie, plus personne ne contrôlera rien, pas même les Russes. Et l'idée qu'ils puissent maîtriser l'escalade... non. Le risque d'une escalade nucléaire est assez élevé. Et ce ne seront probablement même pas les Russes qui la déclencheront. Parce qu'avec tous ces missiles russes, ils peuvent sans doute disposer de cette étape intermédiaire entre les armes conventionnelles et les armes nucléaires. Ils ont un avantage, donc ils ne sont pas obligés de gravir cette échelle de l'escalade. Mais réfléchissez-y.

Le fait qu'on puisse dire : « Nous allons entrer en guerre contre la Russie »... alors qu'on vient tout juste de traverser la guerre froide sans en arriver là. Et maintenant, ils le disent sans expliquer le moins du monde ce que cela signifie. Et comment allons-nous survivre à ça ? Rien. Je veux dire, c'est pour ça que c'est irresponsable. Et pour moi, cela révèle une direction politique qui devient de plus en plus illégitime. Et au bout du compte, je pense que le principal problème, c'est que tant de responsables politiques se sont enfermés dans cette position pendant quatre ans et demi. Et ils croyaient — beaucoup d'entre eux y croyaient vraiment — qu'ils étaient en train de gagner. Alors maintenant qu'ils réalisent que l'Ukraine est en train de tomber, ils ne savent pas quoi faire.

#Pascal

Pensez-vous qu'ils s'en rendent compte ? Parce que, dans les médias, dans notre environnement de propagande, on continue de lire que les Russes n'avancent pas sur le champ de bataille. Qu'ils sont bloqués sur le champ de bataille. Donc que Poutine est de plus en plus désespéré, et cetera, et cetera. En septembre deux mille vingt-six, c'est toujours le récit dominant. Pensez-vous que les dirigeants eux-mêmes savent réellement que c'est, en grande partie, du baratin ? Parce qu'ils continuent à le dire. Je veux dire, Kaja Kallas et les autres continuent d'affirmer que les Russes sont bloqués, alors qu'ils avancent sur le champ de bataille, alors que tous les observateurs disent : non, les Russes sont sur le point de percer les dernières défenses de l'Ukraine.

#Glenn Diesen

Eh bien, ce que j'ai entendu de la part de personnes au Parlement européen, c'est qu'elles y croyaient sincèrement. Elles pensaient gagner depuis quatre ans et demi, jusqu'à cet été. Vous savez, toute cette idée selon laquelle l'Ukraine était en train de renverser la situation, ce n'était pas seulement un argument de propagande. Elles croyaient réellement à leur propre propagande. Mais maintenant, on me dit que quelque chose s'est produit. La panique s'est installée, parce qu'elles réalisent qu'elles ne gagnent pas et que les choses s'effondrent très vite. Il n'y a pas seulement le problème des effectifs. Il y a surtout cette campagne de quarante jours. C'était censé être ce qui allait renverser la situation. C'était censé être la clé de la victoire ukrainienne. Et ils ont commencé à détruire ces navires russes dans la mer d'Azov et la mer Noire.

Puis les représailles russes sont arrivées, et elles ont été immensément plus puissantes. Et soudain, les Ukrainiens ont non seulement un problème d'effectifs, mais aussi un problème avec l'ensemble de leurs infrastructures. On voit leur logistique détruite, tous leurs entrepôts détruits, les stations-service, les voies ferrées. Apparemment, ils n'ont même plus d'industrie sidérurgique. Les Russes détruisent donc tout ce qui relève des infrastructures critiques. Et les Européens eux-mêmes n'ont pas vraiment les moyens de continuer à financer l'Ukraine indéfiniment. Cela suscite une grande inquiétude. Et les défenses aériennes, je pense, ont aussi été un élément qui a choqué les Européens.

Ils le voient maintenant, vous savez : les Russes ont de plus en plus de drones et de missiles, et de plus en plus réussissent à passer. En même temps, les Russes renforcent leur défense aérienne, couche après couche. Ce qui veut dire que l'OTAN... enfin, vous savez, ils disent que c'est l'Ukraine, mais l'OTAN avec l'Ukraine doit lancer quelque chose comme mille drones pour commencer à la pénétrer. Donc, tout l'équilibre des forces devient très difficile. Et encore une fois, c'est ce qu'on me dit au Parlement européen : la panique s'est installée. Et d'habitude, quand ils paniquent, voilà ce qu'ils font : ils commencent à crier : « Oh, on va entrer en guerre. »

Si c'est rhétorique ou si c'est sincère, on ne le sait pas. Mais si suffisamment de gens — encore une fois, ça n'a pas besoin d'être rationnel — commencent à scander : « D'accord, il faut faire la guerre, alors faisons la guerre », alors, même si ce n'est que de la rhétorique pour faire pression sur la Russie, vous savez, c'est la nature humaine. Ils finiront par intégrer cette idée. Et ils commenceront à la poursuivre. C'est donc incroyablement dangereux. Et je ne pense même pas — oublions le contrôle de l'escalade — je ne pense même pas qu'ils puissent encore contrôler le récit. Alors, à mon avis, les dirigeants européens sont désormais la catégorie de politiciens la plus dangereuse de cette planète.

#Pascal

Le problème, c'est que personne ne les contrôle directement, n'est-ce pas ? Je veux dire, ça pourrait... Même si les États-Unis sont la partie la plus importante de l'OTAN, de tout cet appareil de l'OTAN, si les Européens commencent vraiment à faire quelque chose de stupide, ou montent une

fausse opération sous faux pavillon, quoi que ce soit qui leur donne un prétexte pour commencer à tirer directement depuis le territoire de l'OTAN, sans passer officiellement par l'Ukraine, n'est-ce pas ? Et s'ils font ça, les Russes devront réagir, n'est-ce pas ? Et ce sera le moment où, même si l'autre camp, même si les Américains n'en seraient pas contents, on pourra en gros déclencher une escalade, une spirale d'escalade militaire.

#Glenn Diesen

D'accord. Oui, eh bien, c'est quelque chose qui pourrait arriver. Parce que, si vous avez suivi cette guerre, vous avez vu comment elle a été définie : par une escalade progressive. Si vous vous en souvenez, au début, les Allemands envoyaient quelques casques. Et puis, vous savez, progressivement, des armes de plus en plus puissantes. Et je rappelle toujours aux gens que Biden a dit un jour que les F-35 signifieraient la Troisième Guerre mondiale, vous savez, avec des armes. On est allés bien au-delà de ça. Maintenant, on mène des frappes à longue portée sur le territoire russe, en dissimulant à peine le fait que nous y participons. Mais ce à quoi je m'attends, ou ce que je soupçonne, pourrait être la prochaine étape, c'est que les Européens disent : « Oh, nous allons peut-être devoir entrer en guerre d'une manière ou d'une autre, envoyer nos soldats en Ukraine, instaurer une sorte de zone d'exclusion aérienne, ou même lancer directement des missiles sur la Russie. »

Vous savez, il doit y avoir une étape, à un moment donné, où vous faites ça. C'est une décision très difficile à prendre. Mais si vous lancez une attaque... Disons, vous savez, ce soi-disant rapport de la CIA selon lequel les Russes allaient lancer des drones depuis la Méditerranée vers l'Europe. Si c'est ce qu'ils vont faire, imposer un blocus aux navires russes en Méditerranée ou dans la mer Baltique, ou lancer des missiles là-bas, ou envoyer des troupes en Ukraine... Si vous attaquez l'Europe, alors cela leur donnerait en quelque sorte la possibilité de mener cette attaque.

Imaginez qu'un missile frappe la France, ou quelque chose comme ça. Ils pourraient alors dire : bon, on va simplement riposter en envoyant un missile vers Moscou, et voilà, on aura répondu. Et si la Russie riposte, alors ce sera elle qui attaque l'OTAN. Donc ça pourrait servir à franchir ce petit pas supplémentaire. Parce que je me dis que beaucoup d'entre eux constatent que, chaque fois que l'Ukraine se retrouve en difficulté dans cette guerre, sur la défensive, l'OTAN répond en escaladant. La question, c'est donc : comment aller encore plus loin dans l'escalade sans déclencher une guerre majeure ? Alors, s'il leur faut une opération sous faux drapeau pour franchir cette étape supplémentaire, pourquoi ne le feraient-ils pas ? Je veux dire, à ce stade, est-ce que c'est vraiment quelque chose qu'ils ne feraient pas ?

#Pascal

Je veux dire, on en est au point où des gens, en Allemagne, soutiennent sérieusement que ce drone à l'aéroport de Leipzig, c'était le onze septembre allemand, n'est-ce pas ? Que c'était une attaque de guerre hybride. Alors, il ne reste vraiment plus qu'une étape logique avant de dire qu'il faut maintenant riposter de la même manière, et envoyer des drones depuis l'Allemagne, ou des missiles.

Enfin, je ne pense pas que leurs drones puissent voler aussi loin, mais il faudrait envoyer des drones sur la Russie depuis notre territoire pour montrer qu'on ne se laisse pas faire. Parce que c'est ça, le débat en ce moment, non ?

#Glenn Diesen

Et un autre discours que vous tenez — enfin, que je vois dans les médias en ce moment — c'est : « Oh, la Russie est en train de perdre, et elle sait qu'elle perd. Donc, elle pourrait faire monter les enchères de manière irresponsable. » Eh bien, ça n'a aucun sens. Ils sont en train de gagner. Et le principal intérêt de la Russie, c'est simplement d'empêcher toute escalade lorsque l'Ukraine commencera à s'effondrer, et de s'assurer que les pays de l'OTAN ne fassent rien de stupide. Donc, vous savez, c'est une forme de projection. Oui, mais c'est justement ça qui m'inquiète. Les éléments de langage qui circulent indiquent tous que les Européens vont faire quelque chose de très stupide dans un avenir proche.

#Pascal

À quoi avez-vous relié ça ? Au fait de faire quelque chose de stupide, vous voyez ? Parce qu'au bout du compte, la grande question, c'est : jusqu'où peut-on aller dans la stupidité sans avoir l'accord des Américains ? Et John Mearsheimer soutient depuis très longtemps que les Russes ont intérêt à maintenir les Américains quelque peu impliqués en Europe, précisément pour empêcher les Européens de partir complètement en roue libre. Mais en même temps, à son retour de voyage, il a dit que ce qui l'avait le plus surpris, c'était de découvrir à quel point la Russie était réellement disposée à céder, dans le cadre de l'accord d'Anchorage et des négociations diplomatiques qui y ont conduit, afin de conclure un accord avec Donald Trump.

Et apparemment, d'après ce qu'on a dit à Mearsheimer, Anchorage devait simplement être l'endroit où ils se serraient la main. En gros, tout était déjà conclu, parce que les Russes avaient essentiellement dit oui à ce qui venait de Kushner et de Witkoff. Mais cela reposait sur la capacité de Donald Trump à concrétiser tout ça, à calmer les Européens et son propre complexe militaro-industriel, n'est-ce pas ? Et puis les néoconservateurs... Apparemment, il a échoué. Du moins, c'est l'interprétation de Mearsheimer : les Russes pensent désormais que Trump n'a, en gros, aucun pouvoir. Ou bien qu'il leur a menti et les a simplement fait patienter. Vous, comment interprétez-vous cela ? Parce que j'ai du mal à croire que le président des États-Unis ne puisse pas réellement arrêter le partage de renseignements et interrompre les livraisons d'armes, s'il le voulait vraiment. À votre avis, de quoi relevait — ou relève encore — ce jeu avec les Européens ? Cette sorte de jeu du gentil flic et du méchant flic qui semble se dérouler ?

#Glenn Diesen

Eh bien... oui. Donc, soit Trump est faible, soit il est trompeur. Ce sont à peu près les deux possibilités. Encore une fois, ce serait de la spéculation, mais je pense qu'il y a probablement

d'avantage de tromperie en jeu. Je veux dire, je sais qu'il subit beaucoup de pression de la part des militaires. Je sais que les Européens et Zelensky n'étaient pas d'accord avec ce qu'il faisait à Anchorage. Mais je pense aussi que l'intérêt plus large des États-Unis est nécessairement de mettre fin à la guerre, ou de la sous-traiter. Autrement dit, si les Européens veulent combattre les Russes, comme Trump l'a dit, nous gagnons beaucoup d'argent en vendant des armes. Et ensuite, ils peuvent pousser un peu plus loin, voir ce qui se passe, voir si la Russie est réellement considérablement affaiblie.

Comme vous vous en souvenez, il y a quelques mois, on a demandé à Marco Rubio : « Et des négociations ? » Il a répondu : « Eh bien, peut-être qu'il faut revoir un peu notre position maintenant, parce que la Russie est dans une situation bien plus difficile qu'avant. » C'était pendant cette campagne de quarante jours. Donc, je pense que le raisonnement est en quelque sorte le suivant : laissons les Européens s'en charger. Qu'ils utilisent leur énergie à essayer d'affaiblir les Russes. S'ils peuvent obtenir un meilleur accord, on le prendra. Je pense donc qu'il s'agit d'externaliser la guerre, avec aussi cette dynamique du gentil flic et du méchant flic. Encore une fois, je peux me tromper. Personne à la Maison-Blanche ne me dit ce qui s'y passe, mais on voit un Trump très différent aujourd'hui de celui qu'on voyait pendant la campagne électorale.

Rappelez-vous que, à plusieurs reprises, il a dit que l'élargissement de l'OTAN... Quelle est la source de ce conflit ? Pourquoi la Russie est-elle sensible à l'OTAN ? Il a cessé de le dire. Et même en février de l'année dernière, vous savez, dans le Bureau ovale, lorsqu'ils ont eu cette altercation très virulente avec Zelensky, ils adoptaient une position claire. Ils disaient aussi : écoutez, il n'y aura pas d'adhésion à l'OTAN. Ce n'est pas envisageable. Mais maintenant, tout cela a disparu. Donc, il se peut qu'il ait été sincère au début, mais aujourd'hui, je pense que c'est simplement trompeur.

#Pascal

C'est vraiment fascinant, non ? Parce que, d'un côté, on sait que beaucoup de gens savent à quoi ressemblerait une politique vraiment efficace. Mais de l'autre, vous avez un système qui empêche que cela arrive un jour, n'est-ce pas ? Même si les gens qui tiennent de bons discours sont élus, au final, on obtient toujours plus de bellicisme, toujours la même chose, et une extension de cette approche militaire des relations internationales. On l'a vu aussi avec Obama et, bien sûr, avec Biden, c'est encore pire. Peu importe ce qui arrive de l'autre côté, les États-Unis adoptent une approche militaire pour faire face à toute situation mondiale, à toute situation internationale à laquelle ils se trouvent confrontés.

Pareil avec la Yougoslavie, pareil avec l'Irak, à deux reprises, pareil avec l'Afghanistan. Je veux dire, l'Afghanistan est peut-être encore la guerre la plus compréhensible de toutes celles menées par les États-Unis au cours des trente dernières années. Et dans ce sens, avec l'Iran aussi, il n'y a tout simplement aucune raison de croire que les États-Unis soient capables de conclure un accord avec

une puissance qu'ils perçoivent comme ennemie, quelle qu'elle soit. Le protocole d'accord est dans l'impasse depuis le cinquième ou le sixième jour. Selon vous, les États-Unis sont-ils seulement capables d'emprunter une voie diplomatique ?

#Glenn Diesen

Pas vraiment. Mais je pense que ces guerres sont difficiles à arrêter parce qu'elles marquent, comme je l'ai dit auparavant, quelque chose de plus grand : la fin du moment unipolaire. On le voit avec l'Iran. S'ils acceptent le mémorandum d'accord, ils acceptent désormais toutes ces conditions. Qu'est-ce que cela signifie ? Eh bien, cela signifie que la présence et l'influence des États-Unis au Moyen-Orient seront considérablement réduites. Ces bases américaines ne seront probablement pas reconstruites. Leurs alliés ne feront sans doute plus confiance aux garanties de sécurité américaines. Les Iraniens auront une influence sur le détroit d'Ormuz, où ils pourront augmenter les droits de passage s'ils le souhaitent, pour les pays qui continuent de commercer en dollars, qui accueillent des bases américaines ou qui participent à des actions militaires contre l'Iran.

Et c'est la même chose en Europe. Si nous perdons la guerre contre... enfin, pas si, mais quand nous perdrons la guerre contre les Russes, alors l'OTAN aussi sera en quelque sorte fini. Donc, il y a beaucoup en jeu. Et vous savez, on pourrait penser que, si les gens étaient parfaitement rationnels, ils diraient : d'accord, dans les années quatre-vingt-dix, il y avait une certaine répartition des pouvoirs. Maintenant, c'est terminé. Nous devons nous y adapter. Ce serait rationnel et raisonnable. D'ailleurs, celui qui a inventé l'expression « moment unipolaire », Charles Krauthammer, avançait en quelque sorte cet argument en mille neuf cent quatre-vingt-dix. Il disait : écoutez, nous devons avoir le moment unipolaire maintenant. C'est la répartition des pouvoirs. À l'avenir, il y aura une répartition multipolaire des pouvoirs, et nous nous y adapterons. Mais, encore une fois, j'ai déjà dit que cela surestime la rationalité des gens. Parce que vous avez une classe politique qui doit, vous savez, qui doit faire ces ajustements.

Et qu'est-ce qui s'est passé depuis les années quatre-vingt-dix ? Une fois qu'on adhère à ce moment unipolaire, qu'est-ce que cela implique ? Quand les États-Unis disent : « Bon, nous sommes la seule véritable puissance militaire, la seule superpuissance militaire au monde, et nous allons réorganiser le monde à notre image », alors, soudainement, et sans grande surprise, les néoconservateurs remontent à la surface. Ils arrivent au sommet. Parce que, vous savez, si la force militaire est toujours une option pour réorganiser le monde à votre image, alors, évidemment, pourquoi ne seraient-ils pas au pouvoir ? On assiste donc à la montée de cette nouvelle politique militante. Et, pour aggraver encore les choses, nous avons une idéologie qui laisse entendre que c'est en fait vertueux. Autrement dit, une hégémonie libérale : grâce à notre domination, en dominant chaque recoin du monde, nous pourrions, au fond, instaurer une paix perpétuelle, parce que nous apporterons la démocratie libérale au monde. Et on voit cela aussi en Europe. Cela fait environ trois décennies que notre classe politique est convaincue qu'elle supervise, en quelque sorte, la fin de l'

Histoire. Elle domine, vous savez. Et c'est une domination qui serait aussi bénéfique au reste du monde. Elle va transformer le monde, en le faisant passer de ses imperfections passées à cet avenir utopique.

Et vous savez, si l'on peut combler l'écart entre un présent imparfait et un avenir utopique, alors les gens sont prêts à faire énormément de choses insensées. Oui. Donc non, je pense que le militarisme, l'idéologie, tout cela est désormais ancré depuis des décennies. Il sera donc très difficile de simplement s'asseoir et de reconnaître que la répartition du pouvoir a changé, et que notre politique doit changer elle aussi. Les États-Unis ne peuvent pas être partout en même temps. Ils doivent définir des priorités. Soit ils le font volontairement, soit ils l'apprennent à leurs dépens. Et l'apprendre à leurs dépens, c'est, vous savez, envoyer tous vos missiles intercepteurs en Ukraine, puis ne plus être en mesure de combattre l'Iran correctement.

Ensuite, il faut redéployer les missiles venus d'Asie de l'Est. Les Sud-Coréens se fâchent. Il faut les redéployer, les détourner de l'Europe. Les Européens se fâchent. Même au Moyen-Orient, ils ne peuvent pas aider les Arabes, parce qu'ils doivent en donner la plus grande partie à Israël. Donc, les États-Unis ne peuvent pas être partout en même temps. À un moment donné, ils doivent établir des priorités. Et cette priorité, ce ne sera plus l'Europe. Alors, vous savez, ça peut arriver vite ou lentement. Mais, à un moment donné, ils devront comprendre que l'ancien monde a disparu. Nous devons nous adapter au nouveau monde. Et probablement que partir en guerre contre la Russie n'est pas la meilleure façon de commencer.

#Pascal

Ce qui est intéressant, c'est que c'est plus ou moins ce que Marco Rubio disait déjà au tout début de son mandat, non ? En gros : « Ah, nous sommes maintenant dans un monde multipolaire. Il faut faire avec. » Et maintenant, ils s'occupent, bon, de Cuba et du Venezuela. Mais il faut leur reconnaître une chose : l'approche hégémonique semble fonctionner en Amérique latine. L'Amérique du Sud rentre dans le rang. Tous les gouvernements commencent maintenant à pencher à droite, et la prochaine victime sera probablement Lula. Il n'est pas improbable qu'il soit évincé. Donc, les États-Unis ont encore quelques succès. Le Venezuela est un énorme succès en ce moment. Delcy Rodríguez, à New York, qui serre des mains et qui, en gros, se donne même des allures de copine de Donald Trump. C'est assez fou, la vitesse à laquelle tout cela s'est produit. Donc, il reste encore de la puissance dans le... comment dit-on ? Le vieux chien a encore de la ressource.

#Glenn Diesen

Oui, enfin, non, mais ils veulent toujours leur empire. Simplement, la manière de s'y prendre a changé. Ce qui est intéressant, pour les États-Unis, c'est qu'au dix-neuvième siècle, on qualifiait le libre-échange britannique d'« impérialisme du libre-échange », parce qu'on avait compris que les Britanniques étaient plus compétitifs. Donc, dans un marché totalement libre, les Américains n'auraient pas pu s'industrialiser, parce que les Britanniques auraient, en réalité, pu dominer ce

marché. Bref, ce que je veux dire, c'est qu'on s'attend à ce que le pays qui possède l'économie dominante puisse imposer sa domination par le libre-échange. Mais, pour les États-Unis, c'est terminé. Ils ne sont plus capables de rivaliser, surtout avec les Chinois.

Alors, que fait-elle maintenant qu'elle n'est plus aussi compétitive, et que l'ère hégémonique est terminée ? Une solution logique serait de se tailler de petites sphères d'influence. Des zones où les États-Unis auraient une influence exclusive, ou au moins un accès privilégié. Vous voyez, le vieil impérialisme. L'une de ces zones serait évidemment l'hémisphère occidental. C'était le discours autour du Venezuela : d'accord, les Chinois et les Russes sont dehors, et tout ce pétrole est désormais sous notre contrôle. Ils ont aussi conclu un accord au Groenland, qui comportait un volet énergétique. Nous aurons la priorité pour traiter cette énergie, et seuls les pays de l'OTAN seront autorisés à le faire. Donc, ni la Chine ni la Russie. Et c'est en quelque sorte devenu la nouvelle recette.

Et d'après ce que j'entends au Moyen-Orient, c'est aussi ce qu'ils veulent. Ils ne veulent pas que la Russie et la Chine aient le même accès que les États-Unis. Et c'est aussi ce qu'ils font avec les Européens : coupez-vous de l'énergie russe. Ils le font. Arrêtez d'acheter des technologies chinoises. Ils le font. Et rejoignez nos sanctions contre l'Iran. Et au bout du compte, qu'est-ce qu'ils ont ? On leur dit : vous ne pouvez acheter de la technologie que chez nous, de l'énergie que chez nous, et les prix augmentent. Et ensuite, les Européens ne peuvent plus rien faire. Alors bien sûr, ils se sont eux-mêmes engagés dans cette voie. Mais maintenant, vous savez, ils vont glisser vers cette vassalisation, et ils ne seront plus compétitifs.

Ils vont être extrêmement affaiblis. Mais cela devient une zone d'influence exclusive des États-Unis. C'est ce que les Européens ne semblent pas comprendre. Ils pensaient qu'après la guerre froide, il y aurait une hégémonie collective, une hégémonie reposant sur deux jambes : les États-Unis et l'Union européenne. Mais, au lieu de cela, ils ne vont pas constituer un pôle de puissance. Ils vont devenir subordonnés aux États-Unis, un fief des États-Unis. L'alternative, ce serait de s'adapter à la multipolarité, de diversifier leurs relations économiques et de mettre fin à cette division militaire de l'Europe. Ils auraient alors pu devenir un véritable pôle de puissance. Donc, rien de ce qu'ils font aujourd'hui n'est dans l'intérêt de l'Europe.

#Pascal

Non, non. À moins que... et c'est peut-être la dernière chose, ou la dernière idée que je veux vous soumettre. Une façon de voir les choses, bien sûr, c'est de constater que les Européens sont désormais complètement dominés par les Américains. Une autre façon de les voir, comme je l'ai fait dans l'un de mes articles sur Substack, c'est d'y voir un sport d'équipe. Ou alors, vous savez, les gens qui gouvernent l'Europe appartiennent à ce qu'on pourrait appeler — utilisons le terme iranien que Monsieur Mohammad Marandi aime tant — la classe Epstein, n'est-ce pas ? La même classe de gens : BlackRock, Merz, et ainsi de suite. Des gens qui sont chez eux dans le monde transatlantique, n'est-ce pas ?

Et ils auront toujours des millions sur leurs comptes en banque, ils mangeront très bien, iront à New York et fréquenteront tous les autres jeunes branchés dans tous ces Forums sur la sécurité de Munich et autres. Et ils coopèrent, évidemment. Ils ne font qu'un avec Israël, qui continue de mettre en œuvre son génocide, à l'heure où nous parlons. Et cela ne serait pas possible sans les Américains et les Européens, dans la situation actuelle. Donc, au plus haut niveau, on pourrait soutenir que ce qui se passe en ce moment est en réalité, vous savez, un sport d'équipe euro-américain. C'est simplement que ce n'est pas dans l'intérêt des gens qu'ils dominent. Mais, à ce stade, ils dépassent le cadre de l'État-nation.

#Glenn Diesen

Oui. Eh bien, ça me rappelle cet article écrit en deux mille quatre par Samuel Huntington. Vous avez probablement lu « Les Âmes mortes ». Il avançait en quelque sorte le même argument : la principale division aujourd'hui, et celle que nous verrons dans les années à venir, sera essentiellement entre les mondialistes et les nationalistes. Et il soutient que toute la classe politique est désormais uniquement dévouée aux institutions mondiales, tandis que le public veut préserver les identités nationales. C'est en quelque sorte au cœur de la polarisation politique. Et vous avez probablement raison : beaucoup d'élites européennes, aujourd'hui, en faisant partie de cet Occident politique, se sont liées à nombre de ces institutions internationales, ou à des institutions gérées par les États-Unis.

Donc oui, ils ne servent peut-être pas l'intérêt national fondamental. Mais là encore, ça ne devrait pas être une surprise si vous... C'est un problème majeur en Europe aujourd'hui. Vous n'avez pas de dirigeants politiques qui servent les intérêts nationaux, et c'est pour ça qu'ils deviennent de plus en plus impopulaires. Je veux dire, ce n'est pas seulement en Allemagne, en France ou au Royaume-Uni... C'est incroyable de voir à quel point leurs taux d'approbation sont catastrophiques. J'ai le sentiment que, dans une certaine mesure, on a vu cela au dix-neuvième siècle. Au début, pendant la mondialisation, on voyait alors le libéralisme et la démocratie comme les deux faces d'une même pièce.

Mais ensuite, après mille huit cent soixante-treize, quand la mondialisation a commencé à s'essouffler, on a vu autre chose se produire. C'est devenu une contradiction. Les gens ne votaient plus pour les libéraux. John Stuart Mill avait d'ailleurs mis en garde contre cela. Il disait : vous savez, la démocratie, c'est formidable, parce qu'on se débarrasse de la société anglaise victorienne, fondée sur la tradition. Mais je reconnais aussi que, à l'avenir, si le public se mettait à voter pour la tradition plutôt que pour ces idéaux libéraux, alors la démocratie pourrait devenir un problème. Dans ce cas, vous pourriez préférer avoir des élites libérales plutôt que le pouvoir du peuple.

#Pascal

C'est là où nous en sommes aujourd'hui. — Oui. Et ce sera vraiment intéressant de parler avec notre collègue qui est également ici, Thomas Fazzi. Il vient d'écrire un livre précisément sur ce sujet, et sur

le fait que la démocratie libérale est une contradiction dans les termes, parce que le libéralisme sape en réalité la démocratie. Il faudra qu'on lui en parle, ainsi que de la manière dont les élites libérales, eh bien... sont en fait bien plus loyales envers leur propre programme qu'envers leurs propres pays. Et nous assistons peut-être à la fin de l'État-nation tel que nous le connaissions depuis mille six cent quarante-huit. Mais ce sera une autre discussion, une autre fois, avec Thomas Fazzi, je l'espère. Tout le monde, si vous voulez écouter davantage les analyses de Glenn, il a sa propre chaîne YouTube et son Substack. J'imagine que vous le savez. Les liens seront dans la description ci-dessous. Et j'espère pouvoir vous reparler avant notre départ. Glenn, merci beaucoup. — Très bien. Merci.